salue en lui le compatriote et à laquelle il va se donner jusqu'à son dernier souffle...

Cette mort, que les desseins de la Providence nous font encore pleurer, pourrait s'honorer de cette épitaphe :

Latet ultimus dies ut observetur omnis dies !

R. I. P.

II. — R. P. Jean LeJacq, 1837-1899 (491).

Il faudrait dépasser, amplement, les limites d'une courte notice nécrologique pour retracer le portrait complet et si beau du P. LeJacq, détailler ses vertus religieuses et apostoliques, décrire ses travaux, ses courses, ses fatigues et ses privations dans le ministère des missions, citer ses lettres si pittoresques et si édifiantes à nos *Annales*. Nous nous contenterons de donner une esquisse sommaire de sa vie de Missionnaire et de dessiner sa physionomie surnaturelle en quelques traits. Cet aperçu, pour être trop succinct, n'en sera pas moins édifiant.

***

Jean LeJacq naquit, à Roscoff (Diocèse de Quimper), le 15 juin 1837.

Il fit des études classiques très brillantes, au Petit Séminaire de Saint-Pol-de-Léon. Un seul fait nous en donnera la preuve. Dans un concours de l'Académie de Rennes, où prirent part tous les collèges et lycées des quatre départements de la région, l'élève LeJacq eut le *premier prix d'honneur*. Le Principal du Collège de Saint-Pol, très fier de ce beau succès, fit l'éloge de son brillant élève, le présenta à l'assistance et le fit couronner par le Supérieur du Grand Séminaire de Quimper — qui était le R. P. Jean Lagier, cet établissement étant, alors, tenu par les Pères Oblats.

A la fin de sa rhétorique, d'ailleurs, le jeune lauréat conquit, pour ainsi dire, toutes les couronnes : il remporta tous les premiers prix de sa classe, — sauf deux,

celui de déclamation et celui de musique. Ceux qui ont connu le vaillant Missionnaire qu'il fut plus tard, n'en seront pas étonnés.

Mais, chez lui, les dons physiques n'étaient pas en rapport avec ceux de l'intelligence; admirablement doué de ce côté, il ne l'était guère de l'autre. Sa voix était ingrate; jamais, il ne lui fut possible de monter la gamme ; il n'avait qu'une seule note dans son gosier, et elle était fausse. « Ce fut là son seul défaut », nous assure un de ses condisciples. Il était le premier à en plaisanter; mais cela ne l'empêcha pas de faire les plus grands efforts, plus tard, pour apprendre à chanter la préface ; et, malgré ses insuccès, avec son esprit de foi sacerdotal et sa ténacité de breton, il ne se décourageait pas et recommençait toujours.

Notre jeune étudiant ne se laissa pas éblouir par ses succès classiques. Avec une modestie touchante, voulant consacrer au service de Dieu les talents qu'il avait reçus de Lui, il entra au Grand Séminaire de Quimper.

* * *

Ce n'était, même, pas assez pour une nature si élevée. Il aspira, bientôt, à une vie plus parfaite; et, au bout de deux ans de Séminaire, il alla frapper à la porte de notre Noviciat de Nancy (16 février 1860).

Le Père Maître était, alors, le P. Lagier qui avait couronné le brillant lauréat du concours de l'Académie de Rennes. On peut juger de la joie avec laquelle il accueillit le jeune lévite, qui venait chercher, dans la vie religieuse, une plus belle couronne.

Cette couronne — le Frère LeJacq se mit en devoir de travailler à la conquérir, au Noviciat, d'abord, et, ensuite, au Scolasticat de Montolivet, près Marseille, — où il fit ses vœux perpétuels, le 19 mai 1861.

Et voici le portrait que retrace de lui un de ses Frères :

— « On peut dire que le Fr. LeJacq fut le Novice modèle et le Scolastique parfait. Tous nous l'aimions pour son bon et aimable caractère, tous nous le vénérions pour sa grande piété. De lui on

pouvait dire : Quel aimable Saint! Mais rien de saillant dans sa vie. D'une humilité peu ordinaire, il avait horreur de tout ce qui pouvait le mettre en relief, cachant ses grandes qualités sous les dehors les plus simples; à le voir et à l'entendre, on n'aurait jamais pu deviner le brillant lauréat de Saint-Pol et de Rennes. Sa piété était vraiment angélique : à la chapelle, immobile comme une statue de marbre, on le devinait perdu en DIEU; le regarder faisait du bien et ranimait la ferveur. C'était, sans doute, sa vive piété qui donnait de tels charmes à son caractère. Pendant les deux ans qu'il m'a été donné de vivre avec lui, je déclare n'avoir jamais surpris en lui une parole brusque, un murmure de mauvaise humeur, dans les taquineries ou les discussions; et, cependant, étant supérieur à tous sans exception, il aurait pu, si facilement, nous réduire tous au silence. Aussi comme nous l'aimions! Nous l'appelions : le bon Frère LEJACQ (1).

***

Le 15 mars 1862, le Fr. LEJACQ fut promu au Sacerdoce, et, aussitôt, il eut le bonheur de voir se réaliser son ardent désir des Missions étrangères, en recevant son obédience pour la Colombie Britannique.

Il y arriva, le 22 octobre, en compagnie de Mgr Louis-Joseph d'HERBOMEZ et de quatre Pères et Frères, — après un long voyage de 52 jours.

Il était au comble de ses vœux; car il eut, bientôt, compris qu'il était dans un pays où il aurait, à satiété, les fatigues, les privations et les souffrances; mais il se proposa, immédiatement, avec son grand zèle d'apôtre et sa vigoureuse énergie de breton, de ne jamais reculer devant le devoir. Et il tint parole, admirablement, méritant le plus grand honneur que puisse ambitionner un Missionnaire — celui d'être choisi, bien souvent, pour les postes les plus difficiles.

Sa première station fut Victoria, où il s'occupa des Irlandais, car il avait déjà l'usage de la langue anglaise.

Mais ce n'était pas tout : de là il allait aussi exercer son ministère à Esquimault, auprès des sauvages — dont il arriva à parler l'idiome, en très peu de temps, avec une étonnante facilité.

(1) Lettre du R. P. Yves-Marie LEMASSON (1836-61/62-1916).

Et il prit goût à l'évangélisation de ces pauvre tribus; et, à partir de cette époque, les sauvages furent son troupeau de prédilection, et c'est bientôt à eux que fut consacré son apostolat tout entier.

Au bout d'un an, le P. LeJacq s'était déjà révélé comme un vrai apôtre, homme d'une intelligence supérieure et d'un caractère charmant, prêtre pétri de vertu, religieux parfait et missionnaire très ardent. Aussi l'obéissance l'envoya-t-elle à des combats rudes et terribles, en pleine sauvagerie, à 100 lieues de Victoria, à la Mission du Fort-Rupert.

Pendant les trois ans qu'il y séjourna, il donna toute la mesure de son dévouement pour les sauvages, subissant allègrement toutes sortes de fatigues pour faire prospérer cette Mission ingrate encore, à ses débuts...

Le P. LeJacq fut, ensuite, placé à Sainte-Marie, où il ne resta que peu de temps; et, en 1868, il partit pour la Mission de William's Lake. Ce fut pour lui le théâtre de l'apostolat le plus dur et le plus fécond, durant cinq années.

Il y donna de telles preuves de son talent d'organisation, qu'on le choisit pour aller fonder la Mission de Stuart's Lake. Là, pendant un séjour de sept ans, il donne à cette Mission les bases les plus solides et lui imprime un grand élan de prospérité, par un dévouement sans bornes. Et il sut si bien s'attacher les cœurs des sauvages, que son départ suscita, parmi eux, les plus vifs regrets et même un grand mécontentement.

En 1880, on lui confia la direction de la Maison et de la Mission de Kamloops, qu'il garda pendant douze ans, à la grande satisfaction de ses confrères et de ses sauvages.

Il reçut, alors, une charge qui n'était pas moins lourde, — celle de la Mission de William's Lake, avec ordre d'y fonder une école industrielle pour les enfants des sauvages. Ce fut son dernier poste et le couronnement de sa carrière; il y donna tout son cœur, pendant huit ans, malgré le poids des années et des fatigues, malgré les ravages de la maladie, — jusqu'au jour où il fut terrassé et dut entrer à l'Hôpital de Sainte-Marie.

***

Esquissons, maintenant, sa physionomie morale, d'après les témoignages de ses confrères.

— La vie, bien racontée, du P. LeJacq serait un sujet d'édification pour tout le monde. J'ai passé, après lui, dans toutes les Missions où il a été ; et je puis dire que, partout, il a laissé mille bons exemples de grande édification et que, partout, j'ai respiré le bon parfum de ses vertus. C'était le Missionnaire laborieux par excellence, à tel point qu'il ne perdait jamais un moment dans la journée, s'occupant toujours à quelque chose d'utile, — même pendant ses récréations, où il faisait, souvent, des chapelets pour ses chers sauvages. Aussi disait-il avec vérité, sur son lit de mort : — *Le repos : je n'ai jamais su ce que c'était.*

J'ai poursuivi les travaux commencés par lui, en beaucoup d'endroits ; et je puis dire qu'il a travaillé, comme pas un n'a jamais travaillé, et qu'il a porté, en tous lieux, des fruits de vie et de sainteté. Il est entré le premier dans la plupart des Missions dont il a été chargé. Il y a trouvé des sauvages, dans toute la force du terme, qui en avaient toute la grossièreté, toute la dureté, tous les mauvais instincts. Il a souffert énormément de tous ces vices, avec un courage et une patience dignes d'admiration ; et, par ce moyen, il a su s'attirer ces natures brutes, s'en faire admirer et aimer, les gagner à Dieu et en faire des hommes et de vrais chrétiens. Par ses bons exemples, sa constance, ses prédications, son talent d'organisation, avec un zèle qui ne reculait devant aucune fatigue, aucune épreuve, aucune ingratitude, il produisait la plus solide réaction dans les camps sauvages ; et ce n'est pas une exagération d'affirmer que, partout où il a passé, les vices grossiers des sauvages avaient disparu, — du moins, dans la conduite générale.

Il était aidé, en cela, par une aptitude extraordinaire pour apprendre les langues sauvages. Il lui suffisait d'entendre, une fois, une expression pour la retenir. Du reste, faisant de ces langues une étude très consciencieuse, il en arrivait à les parler avec une aisance surprenante et pouvait composer les plus beaux cantiques.

Mais il était, surtout, servi par un courage à toute épreuve, par une force de caractère étonnante, qui lui faisait braver toutes les menaces des sauvages et tous les dangers des éléments. A combien de dangers ne s'est-il pas exposé, sur terre, sur mer, sur les lacs, sur les rivières, au sein des montagnes ? Il n'y a que Dieu qui puisse le savoir. D'une modestie parfaite, il ne s'en vantait pas et ne parlait jamais de ses exploits.

Rentré à la maison, c'était l'homme de la règle. Il s'appliquait, avec assiduité, aux exercices religieux, donnant à ses confrères

ou à ses sujets les plus beaux exemples de régularité. Le seul reproche qu'on ait eu à lui faire, c'est de n'avoir pas assez soin de son extérieur, de sa toilette, de ses habits ; mais qui sait si ce défaut apparent n'était pas une vertu aux yeux de Celui qui sait voir le fond des cœurs ?

Il n'avait pas, davantage, soin de sa nourriture et de sa cuisine, — surtout, lorsqu'il était seul — et il a, peut-être, poussé jusqu'à l'excès la mortification à ce sujet. Il écrivait de Fort Rupert :

— *Je me trouve seul, et je remplis toutes les fonctions que m'impose ma solitude. Je suis donc mon propre cuisinier, et un* bon, *je vous assure. J'ai mes idées à moi sur l'art culinaire; et je puis les suivre ainsi, sans déplaire à personne. Je n'aime pas la cuisine longue et compliquée ; mon système est court et simple. Le temps est-il humide? Je dis : — Tiens, du feu : cela me ferait du bien. Et, comme je suis économe, je profiterai de l'occasion pour faire cuire une marmite de quelque chose. Et voilà la cuisine préparée pour quelques jours ; on puise là-dedans tant que cela dure. N'est-ce pas court, simple et économique ?...*

L'été, il prenait je ne sais quoi, s'en allait, dans les bois, manger des fruits sauvages, avec ce qu'il appelait du pain, qu'il avait fait lui-même et qui n'était que de la pâte levée et échaudée. Qu'il soit mort d'un cancer dans les entrailles, ce n'est pas étonnant : il faisait de son ventre, non pas un dieu mais, bel et bien, une victime.

***

Il fut, en effet, victime de sa mortification. Cinq ans avant sa mort, un cancer se déclara dans ses entrailles, et il dut se rendre à Vancouver pour une opération. Elle réussit : on remplaça par des tubes les parties d'intestins enlevées. Et, ainsi équipé, il repartit pour ses Missions.

Il y continua sa même vie de mortification et de fatigues, insouciant des ménagements que réclamait son état.

Le mal, arrêté et calmé pendant quelque temps, continua son œuvre lente mais implacable ; et, vaincu, le P. LeJacq dut entrer à l'Hôpital de Sainte-Marie, — où l'on constata que ses intestins donnaient des signes d'une prompte dissolution. Mais la maladie avait fait de tels ravages, dans son pauvre corps épuisé, que tous les soins furent inutiles.

Le vertueux malade montra, dans la souffrance, la même énergie et le même esprit de foi qu'il avait témoignés au milieu des dures fatigues de son apostolat de 36 ans.

Et, après deux ou trois mois d'un douloureux martyre, qui acheva la perfection de sa belle âme, il entra, enfin, dans le repos éternel, le 23 janvier 1899, à l'âge de 62 ans.

R. I. P.

III. — R. P. Norbert Rindermann, 1886-1918 (2731)[1].

Le R. P. Norbert RINDERMANN naquit, le 6 juin 1886, à Kefferhausen, dans la partie entièrement catholique de la Province de Saxe, qui a déjà donné tant de vocations à la Congrégation. Il eut pour parrain un oncle curé, et c'est lui qui mit l'enfant sous la protection de Saint Norbert — dont on célébrait la fête, le jour de sa naissance.

Dans sa première enfance, Norbert était très vif, énergique, têtu même et mutin, — ce qui lui valut de nombreuses corrections.

Un jour, dans sa colère enfantine, il se frappa si fort contre un poteau de la maison paternelle, qu'il resta, quelque temps, sans connaissance et ne revint à lui que grâce aux taloches de son père.

A partir de ce moment, le petit Norbert fut complètement changé; il devint sage, appliqué, obéissant, et bien vite apparurent dans son âme les premiers symptômes de la vocation sacerdotale.

A la question : « Norbert, que deviendras-tu, plus tard ? » il avait coutume de répondre : « Je veux être comme Monsieur le cousin. » — C'était l'expression dont les enfants devaient se servir pour s'adresser à leur oncle curé.

Après quelques études préliminaires de latin à Dingelstaedt, Norbert entra au Juniorat de St-Charles (Hollande), au printemps de 1900, à l'âge de 14 ans.

(1) Cette *Notice* est due à la plume du R. P. Henri THOMMEREL (1883-1906-1909), Directeur de la Mission Sainte-Monique, P. O. Leribe, au Basutoland.

SOMMAIRE DU FASCICULE